

# L'actualité en images



De nombreuses manifestations se sont déroulées ces jours derniers dans la cité paoline où s'est tenue l'Università d'estate. Comme on le voit sur nos photos le buffet de clôture a attiré de nombreux invités qui ont profité de l'occasion pour tirer un premier bilan de ces journées et ces soirées culturelles.

Beaucoup de monde aussi à la représentation théâtrale de la pièce « U Ruminzulahju ». (Ph. Pascal Luciani)

## A l'Università d'estate : « Soli di Ghjunghju »

**La tragique disparition de Guy Orsoni constitue, on le sait, le thème d'une pièce que vient de créer « A Cupabbia », présentée à Corte dans le cadre de l'Università d'estate. Ghjacumu Thiers a confié ses impressions à LA CORSE.**

« Soli di ghjunghju » la première création de A Cupabbia, cette troupe fondée il y a seulement quelques mois autour de Saveriu Valentini, ne se raconte pas. Ce type d'expression trouve sa justification — et sa puissance ! — dans l'instant et sur le lieu même de la représentation. Les spectateurs réunis dans le théâtre de verdure de l'université savent qu'il est vain de tenter d'analyser et d'expliquer un spectacle qu'on vit, porte et crée... ou qu'on subit.

Car ce théâtre est avant tout un appel aux sens.

L'éclairage, assuré par trois cents bougies posées à même le sol et qui délimitent le trapèze sacré où s'accomplit le drame, magnifie toute chose, jusqu'aux accessoires les plus rudimentaires, comme ces bacs de congé-

lation, et ces boîtes de conserve devenues ici luminaires.

Dans cette atmosphère, les thèmes qui engendrent et rythment la pièce s'inscrivent d'abord comme des réalités sensibles. Un groupe humain protéiforme scande une marche douloureuse ou gravit avec allégresse d'imaginaires escarpements ; bientôt, dans une fuite éperdue il se mue en une poignée de sable que dispersent, sur une litanie rauque et envoûtante, quelques points d'orgue lancés avec frénésie.

C'est une humanité essentielle et mythique où disparaissent les distinctions sexuelles, où l'individu ne se perçoit que le temps du geste ou de l'éclat sonore qui l'excepte du groupe.

Les bruits venus de l'environnement s'intègrent au spectacle en une étrange harmonie :

le roulement d'un chien, le roulement de la Restonica, les roulements d'un festival folklorique qui se déroule non loin de là, deux noix obstinément frottées l'une contre l'autre, d'hétéroclites brécéelles, des chants, l'incident sonore d'un luminaire renversé, l'écroulement ; le crépitement d'un feu que des poignées de terre étouffent lentement et ce crépitement intolérable ; les accents maîtrisés d'un accordéon que chaque acteur vient ébranler et céder à son tour. Puis l'instrument se recroqueville, exhale un dernier râle, et meurt. Sous les yeux des spectateurs angoissés et révoltés par cette exécution.

Puis vient le temps des plénitudes : des chœurs inspirés, une chorégraphie minutieuse et savante matérialisent l'éternité d'un peuple et d'une terre dressée contre la mer hostile. Un violon sort de l'ombre. Des masques brandis vers le ciel. Tout s'éteint.

Des spectateurs qu'il faut tirer de leur étonnement en leur annonçant que c'est fini. Des applaudissements nourris. Quelques voix dérisoires réclament, sans trop y croire, que l'on prolonge l'enchantement par un dernier chant.

**Ghjacumu THIERS**